

## Québec, terre andalouse

Yves Alix

---

Numéro 34, automne 1987

La vie d'artiste

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15217ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Alix, Y. (1987). Québec, terre andalouse. *Moebius*, (34), 23–29.



YVES ALIX


*Québec, terre andalouse*

Mettre à jour les mythologies gitanes au Québec, les traces du Flamenco, de la culture gitano-andalouse dans la Presqu'Amérique, c'est refaire à rebours la migration des mythes et celle des hommes.

La migration des mythes nous ramènera en Andalousie, en passant par Paris et probablement aussi par Hollywood. En Andalousie, on interrogera les Gitans du Sacromonte de Grenade qui nous renverront à des mythes familiers, mis en scène pour les touristes; on consommera gentiment ces mythes au rythme d'une rumba qui nous fera dévier vers Cuba et les mirages d'un empire espagnol déchu, alors que nous sommes à une portée de flèche de l'Alambra dans cette oasis où tout nous renvoie à l'Orient.

Après le spectacle de Flamenco «chico»(1), en compagnie d'une colonie entière de touristes allemands qui connaissent par coeur «Guantanamera», on ira au hasard dans la basse ville noyer sa désillusion dans une «taberna» autour d'une bouteille de Jerez. C'est dans cette taverne qu'arrivera «El Perro», cantaor(2) quand le coeur lui en dit, et «chineur» de son métier, ramasseur de métaux, avec son ami «El Rubio» guitariste depuis qu'il a été en âge de tenir un instrument sur ses genoux. «El Perro» nous livrera de sa voix cassée et pure un tango de Granada qui ne nous renverra pas à Buenos Aires, mais bien dans un Orient mythique que Grenade nous livre comme un parfum.

Suivront une soleà, des siguiryas et des bulerias folles de Jerez qui feront lever les corps dans une danse où l'humour se mêle curieusement aux gestes sacrés. Le moment est venu d'inviter les artistes à communier au Jerez, de leur rendre grâce pour les coplas et pour les falsetas(3), pour cette confrontation amoureuse entre voix et guitare. Tout en parlant du tango gitano, de Federico fusillé tout près d'ici, on leur pose la question du voyage. «El Rubio» fait de l'esprit et nous renvoie gentiment à notre condition de touristes, mais «El Perro» le reprend: «Rappelez-vous tout à l'heure, dans le jaleo(4): «Que faraon!», n'avez-vous pas compris, notre histoire, notre voyage est dans ce mot: faraon!». «El Perro» nous conte la



malédiction de son peuple en Egypte, de ces fils de pharaons condamnés à l'errance. C'est un Gitan qui a forgé les clous qui ont servi à crucifier le Christ, et le peuple du voyage devra expier cette faute sur les routes pendant dix mille ans... «Si vous voulez en savoir plus, allez voir mon oncle Tio Luis «El poeta», lui connaît tout l'histoire du voyage depuis le départ du pays de la Montagne Bleue. Il habite à Ronda, à une journée d'ici, dans les montagnes, vous le trouverez facilement, au «Cafe de la Union», derrière les arènes, il s'y tient tous les soirs.»


L'autobus nous aura menés le lendemain vers Ronda, avant que la «lune noire» ne se soit levée sur les montagnes «où chantent les éperons des bandits». Rien de plus facile que de trouver «El poeta» dans son repaire du «Cafe de la Union», mais ce n'est pas le moment de le déranger, car il commente la corrida de la veille dans un cercle d'afficionados, d'amateurs de tauromachie, et rien n'est plus important au monde en ce moment que ces arènes de Ronda où de «gros bonnets» de Madrid lancent des taureaux «impotents, tout juste bons pour la boucherie...»

La réunion des conspirateurs s'achève et c'est le moment de se présenter à Tio Luis, de la part de «Perro de Granada»... : «Bienvenidos, vamos a casa!» Et l'on entre dans le quartier gitane suivis par une ribambelle d'enfants. On s'installe sur la terrasse, sur le toit de la maison de Luis, et avec la nuit commence le voyage :

«Il y a plus de mille ans, les Gitans vivaient au pied de la Montagne Bleue, au nord de l'Inde. On ne s'appelait pas encore les Gitans à ce moment-là. On voyageait avec nos troupeaux, on était des forgerons et des musiciens, des danseurs.

Il fut un temps où les régions que l'on parcourait, les plateaux du Rajastan, étaient de moins en moins sûres. Plusieurs caravanes des nôtres avaient été pillées et massacrées par des envahisseurs, les fameux et terribles Huns. Les tribus de notre peuple se sont réunies et ont décidé de partir vers l'ouest. On a traversé le Pakistan et on est arrivé dans un pays de montagnes, l'Afghanistan. Les Afghans étaient également des nomades et les rapports avec eux furent bons ; ils nous firent connaître leur pays et nous invitèrent à partager l'eau et les paturages. Mais il n'était pas question de s'installer à demeure sur leurs territoires et nous reprîmes la route vers l'ouest. Nous nous sommes arrêtés en Iran et nous sommes restés nombre d'années. On était très en demande partout pour la musique et pour la danse, mais un jour la situation est devenue plus difficile et on a repris la route, arrivant en Turquie.

Puis on est passé en Europe, tout en rencontrant bien des gens qui voyageaient comme nous sans feu ni lieu. Ils disaient qu'ils faisaient le pèlerinage vers le tombeau du Sauveur en Palestine ; d'autres en revenaient et nous faisons



route avec eux. Partout où ils passaient, les pèlerins étaient accueillis et secourus. On se mêlait à eux pour bénéficier de cette aide, passant nous aussi pour des pèlerins. On a fini par croire soi-même à ce pèlerinage et on est devenu des chrétiens.

On est arrivé en France avec des lettres du Pape, et on se présentait aux portes des villes comme des Egyptiens errant pour le salut de leur âme. On est descendu dans le sud de l'Espagne au milieu du quinzième siècle, à ce que l'on dit. L'Andalousie était alors occupée par les Arabes, los Mauros, comme on les appelait, et l'on y fut bien accueilli. Mais la guerre est arrivée, les Rois catholiques ont repris l'Andalousie et chassé les Maures. On a alors été pourchassé et persécuté. Pas le droit de voyager, ni même de parler notre langue, le seul bien que nous avons apporté des Indes. Beaucoup d'entre-nous ont été massacrés, d'autres envoyés aux galères ou déportés dans les colonies de l'Espagne. Les Gitans se réfugièrent alors dans les montagnes, à l'abri des razzias de l'armée, avec les Juifs et les Arabes qui étaient eux aussi obligés de se cacher. C'est pendant ce temps-là, pendant trois siècles de clandestinité, que l'on a créé le Flamenco.

A la fin du dix-huitième siècle, le roi d'Espagne nous a rendu notre liberté. On est sorti des montagnes et on a repris la route. On faisait du commerce, des spectacles, on disait la bonne aventure. Plusieurs se sont installés dans les villes, comme forgerons et maréchaux-ferrants. Alors les gens ont découvert notre musique, on nous engageait pour des spectacles, dans chaque ville s'ouvraient des «Cafe cantante».

Mais le Flamenco a été maltraité; c'est comme la corrida, voyez-vous, quand il y en a qui se mêlent de faire de l'argent avec ça, cela gâche tout. De plus, en 36, on a vécu une deuxième reconquête; quand ils ont tué Federico, c'est un des nôtres qu'ils ont tué. On a de nouveau été persécuté, dans les cafés ils écrivaient partout «prohibido cantar y bailar», défense de chanter et de danser, à moins que ça ne soit pour faire venir des touristes qui ne comprennent rien au flamenco. Car pour vivre et comprendre le flamenco, il faut savoir ce que c'est que de coucher dehors, de chercher son pain dans les poubelles des riches, il faut avoir vécu en prison!»

Ce n'était plus le temps de parler, mais d'exorciser la douleur, de laisser monter la peine...

*«A la lune qui est dans les cieux  
Je demande de sortir mon père  
de là où on l'a mis.»*

*«Avec la Vierge du Carmel  
Je suis fâché  
Car je lui ai demandé la liberté de ma mère  
et elle ne me l'a pas accordée.»*



*«Je vais comme un prisonnier,  
Derrière chemine mon ombre  
Et devant, mes pensées.»*

Dans la nuit de Ronda gémissent et se répondent les plaintes du Québec et le «cante» andalou... :

*«Un Canadien errant, banni de ses foyers  
Parcourait en pleurant, des pays étrangers»*

*«Enchaîné presque au fond de la terre  
Tout seul dans un sombre cachot  
Oui je pleure en faisant ma prière  
Mais personne n'entend mes sanglots.» (5)*

*«Dans le quartier de Triana  
Il n'y a ni plume ni encrier  
Pour pouvoir écrire à ma mère  
Que je n'ai vue depuis trois ans.»*

*«Malheureux Saint-Maurice  
Pour tous ces voyageurs  
Qui rend mon coeur en peine  
Et du chagrin dans mon coeur.  
Ah! que c'est ennuyant d'être si éloignés,  
Allons vivr' dans la tristesse  
Tout le long d'une année. ...  
Dieu que le papier coût' cher dans le Bas-Canada  
Surtout à Trois-Rivières, que ma blonde m'écrit pas...»*

«El Poeta», nous écoutant chanter la complainte du St-Maurice, la prolongea par des méliques du chant arabo-andalou, qu'il tissa autour de la mélodie grégorienne. Il reprit ensuite un rythme de flamenco, marqué par des «palmas» dans la paume de ses mains croisées :

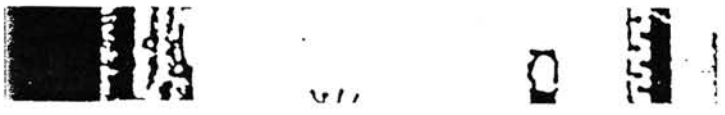
*«La nuit, comme son frère,  
Attaché avec des cordes  
Il avait mal aux mains  
Les yeux clos, et les soldats derrière.»*

*«On va les arrêter demain tous les yeux noirs  
Toi qui les as noirs.  
Mets un voile sur ton visage!»*

*«Dans le quartier de Triana,  
Et rue Ste Anne,  
Là ils tuèrent tous les Gitans,  
Parce qu'ils étaient Gitans.»*

«El Poeta» venait de chanter trois coplas de soleà, au rythme tranchant comme un couteau, «le coeur percé par





quatre épées», todo estaba dicho...(6) Nous nous quittâmes après qu'il ait chanté une *siguirya gitana*, de celles qui font jaillir l'aube à la lisière de la nuit, comme un espace de bien-être dans la chair de la douleur.

*«Nous voici au «Cafe cantante»...  
Lampes de cristal et miroirs verts.  
Sur l'estrade obscure  
La Niña de los Peines  
Tient une conversation avec la mort  
Elle l'appelle  
La mort ne vient pas  
Elle l'appelle encore  
  
Les gens retiennent leurs sanglots  
Et dans les miroirs verts  
Passent de longues traînes de soie.» (7)*

Plus tard, au-delà du voyage, une fois rentré au pays des «Frères Flamingo», en retrouvant l'écho de formes vides, de mythes décorés de stuc rose et de carton-pâte, percera une ironie corrosive, lorsque Tino Rossi chantera :

*«Andalucia mia, pays d'amour  
Andalucia mia, vers toi toujours...»*

ou bien «Une nuit à Grenade», plantée en sol québécois par Fernand Gignac :

*«J'ai vu sous le ciel bleu, là-bas sous les tropiques,  
Des pays merveilleux aux décors magnifiques  
D'un rivage enchanteur, j'ai vu les plus beaux soirs  
Mais au fond de mon coeur, je n'ai qu'un seul espoir  
  
Une nuit à Grenade, avec toi mon amour  
Sous les fleurs des arcades, je veux t'aimer toujours...»*

Comment s'étonner que Paolo Noël ne nous chante alors «Pour toi Gitane» :

*«Suivant ma caravane dans le désert brûlant  
Pour toi belle Gitane au regard séduisant  
J'ai fait une romance, veux-tu, écoute-la!  
Mon coeur est pris d'avance, ne le refuse pas...»*

Cette mythologie est tenace, elle nous revient à travers l'Opéra et l'immortelle Carmen, à travers le rock et le «Flamen-rock», et même l'«impossible» dance-music qui remâche la mythologie avec un faux air narquois et irrévérencieux, par la voix de Daniel Seff :

*«Les stars du Flamingo  
Les stars du Flamingo  
Flamingo, Flamingo  
Elles bougent, secouent et trémoussent  
Tous nos rêves secrets...»*



On a mal à l'Andalousie, il faut fuir..., mais Clémence Desroches arrive à temps pour nous sauver de l'overdose espagnole, avec sa «Danseuse espagnole»:

«Je suis une pauvre danseuse  
Spécialisée dans l'Espagnol  
Et pour mes danses langoureuses  
Je me suis fait des robes qui collent

.....



Combien triste est ma destinée  
Ma destinée la rose au bois  
Depuis deux mois il m'a quittée  
Un soir au chic Casa Loma  
Pour une fille, une grand'rouge  
Qu'il a appelée Tamara  
On dit que c'est une Andalouse  
Native de St-Joseph d'Alma...»

On laissera là le stuc rose et le carton-pâte, les trémolos «qui ne disent rien, pour aller retrouver le chant profond, celui de Paco Pedrosa qui nous fait l'honneur de soleàs et de mine-ras dans la cave du Rancho Grande, sur la rue Clark à Montréal. On terminera la soirée au Rancho Western, à un coin de rue de là, avec Angie Gallant qui nous chantera, en demande spéciale, le «Chant du prisonnier», avec sa voix de blues pleine de cicatrices, et Roger Miron qui remplira la piste de danse avec sa «Samba des baisers». Dans les avenues de la culture, on observera, non sans ironie, un tel décidant «d'en finir une fois pour toutes avec Carmen...», car elle resurgit fatale-



Paco Pedrosa chante une solea, accompagné par Arcadio Marin.

Photo: Yves Alix



ment, chanteuse à l'Oasis du folklore ou barmaid au Rialto. Au Québec, Terre Andalouse, — c'est Lucien Francoeur qui nous le rappelle, *les Gitans reviennent toujours*!

NOTES:

- 1 Flamenco léger, superficiel.
- 2 Chanteur de flamenco.
- 3 Coplas: poésies chantées du flamenco; falsetas: variations à la guitare, entre les coplas.
- 4 Jaleo: exclamations spontanées et rituelles accompagnant le flamenco.
- 5 La «Chanson du prisonnier», classique du western québécois.
- 6 «Todo estaba dicho»: tout avait été dit.
- 7 Texte de F.G. Lorca.